

0:00 [un cycle de 24 poèmes]

Michel Beaulieu

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, M. (1968). 0:00 [un cycle de 24 poèmes]. *Études françaises*, 4(4), 393–402. <https://doi.org/10.7202/036347ar>

MICHEL BEAULIEU

0:00
[un cycle de 24 poèmes]

à la mémoire de mark poulin

*à la mémoire aussi
de claudette doucet
assassinée pour rien
le 31 janvier 1968
et à jean-yves collette
qui l'aimait*

*« oh ! quand sera-ce et comment ? »
(SRECKO KOSOVEL)*

le repos ne me gagne pas plus que l'oubli dans l'os

parfois l'on se promène le cœur dans les pieds
quand rien ne vibre plus sous les mailles des côtes
le temps couvre la rue de ses cendres
elles s'épandent sur le pain sans levain
de ces jours dé cousus dans leurs nids

quand roule une heure sur la précédente
les masques se gravent toujours un peu plus
les visages s'enfoncent dans leurs angles
on les sent pointus sous les doigts
même s'ils s'allongent parmi les ombres
on les sent pointus sous les doigts

n'abaisse pas trop tôt le signal du départ
il reste tant à goûter sur la table des nuits
tant de nœuds à nouer de liens à défaire
n'abaisse pas trop tôt le signal du départ

elles coulent elles dérivent entre les doigts
s'ils se tendent pour la saisie les heures
on s'enfonce avec elles sur les épaules
n'y résistent pas les trottoirs et l'acier
tant de pas posés sans raisons contre raison
parmi les fils électriques et les réverbères

je sais que s'ensablent les montres
malgré le temps l'heure à retenir
qu'on ne peut pas se souvenir
avec la précision des ongles
tout s'enfloue dans nos yeux
les miroirs déforment les images
chacun vit au milieu de ses cernes
chacun les souligne petit à petit

il passe dans leurs yeux si peu de cris
qu'on les presse entre les vitrines les passants
ne se lisent ni leurs noms parmi les rides
ni la marque du rasoir sur la joue
ils ne viendront pas à vous la main tendue
mais le poing bien en avant de leur sang

la pierre pèse au creux de la main
de son poids de dure poussière
pour la rage accomplie la relâche des étreintes
autour du cœur quand le sang ses circuits
lâche du lest vers les abîmes
avec des airs de frémir sur la dent
creuse de tant de minutes à rebours
dans le décompte des miroirs

après la force et le tiraillement de ses câbles
après la tension des poutres de pile en pile
le poivre du jour jeté sur le dos du soleil
le pays le pays frémit dans ses rotules
après la pierre de loin lancée vers les vitrines
ce rire qui s'efface à l'orée des ruelles
un surplus d'ail entre les dents des égoûts
le pays le pays frémit dans ses rotules

peu de cris des gestes sans raison
s'inscrivent en filigrane dans la brique
on les enfonce qui avec les yeux
qui le cilice à la mesure des reins
le feu rouge n'arrête pas la montée des pas
quand la ville vibre sous ses passants

ne vous méprenez pas ne vous méprenez plus
tout passe les glaces et les aiguillons
que l'on dédore ou redore les blasons
l'heure tue avec la précision des miniatures
l'espace délave ses attaches poudroie s'épand

on perd la mesure quand s'effrite l'os
les couleurs entre elles se neutralisent
on voit gris l'asphalte noir
on le sait la partie se joue en dedans
sur le sable de nos arènes particulières
je monte de nouveau vers la montagne
elle crève le ventre pierreux de la ville
un effort encore ou la cime se dérobe
un effort encore pour la rupture des sangs

ne les regardez pas avec l'amertume des vents
ils roulent dans un froissement d'ailes sur l'eau
qui s'épand vers les remblais des trottoirs
coule entre les lignes coule de leurs souliers
feu rouge ou main gantée de blanc
la loi de l'immobile un instant suffit à tant
dans la cambrure frémissante des tôles
où tout s'enflue tout s'engolfe un peu plus

tu t'enlises entre la mémoire et les pierres
parmi les ombres tu erres où nul ne te connaît
nul ne lira plus les signes de ton visage
ni ne t'assouvira dans tes orages
toi qui t'enlises entre le sable et le temps

courir ne bande plus tes nerfs
ni les muscles qu'ils influent
tu as l'espace de tes ombres
le geste déplié dans sa pénombre
de la nuit tu nais délibéré
tu attends la valise à tes pieds
un train trop en avance sur son horaire
sur les quais couverts de la gare
tu attends la valise à tes pieds

rien n'émane du cadre où tu t'enlises
avec un je ne sais quoi d'étonné dans les doigts
tu te dévides sur le rouet démâté
autour de toi les vêtements s'éparpillent
nu au terme du jour qui cogne dans tes tempes
quand tu plies une heure sur la précédente

(l'invisible présent à l'intérieur des yeux
où se renouvellent avec les couleurs les ombres
qui ne les voit passer ne meurt qu'en lui-même
dans le cercle rituel où ses mains l'emprisonnent)

il passe dans les cernes du temps
les araignées n'égratignent plus son visage
ni le sable le cordeau des nuits
la tête attise ses fourneaux
la musique des murs vibre vers les tempes
il passe dans les cernes du temps
avec les lambeaux de ses barreaux
il passe avec des aiguillons sous la peau

les heures s'assemblent
s'ensablent les jours
s'ensable le sang
pour la dérive des neiges
et s'ensable le cœur
pour l'arrêt des courants

tu t'engloutis parmi la rumeur
elle couve sous les glaces
tu tournes avec les aiguilles
passe tu passes tout passe
les mains se replient sur leur faim

qui se souviendrait tout à fait
de ton visage contrefait
si je regarde une photographie
je sais qu'elle te ressemble à peine
qui se souviendrait tout à fait
dans le cercle des jours des semaines
de ton visage tes mains tes yeux
ils disparaissent avec les rumeurs
avec les couloirs des labyrinthes
quand les portes se ferment derrière toi

les feux rouges de la ville n'arrêtent rien
ni l'esquisse de ton geste ni son aboutissement
tu passes avec la vague des nuits dans les épaules
avec plein le visage des éclats de violence
vers ce coin de rue où nul ne t'attend plus

mais la suie couvre ton visage
malgré les apparences je le sais
je ne sais que trop le non-sens des détours
ils vous embrochent le cœur
ils vous écorchent la taille
s'il pleut la pluie ne satisfait guère
votre appétit de rien vos illusions
malgré la prudente allusion des mains
vos corps ne vibrent plus dans leurs cendres

la couronne de sel ceint les pieds
ni la feuille ni l'oiseau n'entament
l'hiver s'il gruge les trottoirs
le feu qui s'étouffe dans ses braises

cou tranché dans les gorges de la ville

1^{er} février — 13 avril 1968